

SUZANNE JOUBERT

# Show room

Nouveau drame

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Cette pièce a donné lieu en décembre 2014, au Théâtre des Bernardines, à un chantier-lecture mis en espace. Au sein de la Compagnie du Singulier, les comédiens et metteurs en scène Marie Vayssière et Arnaud Saury, accompagnés de l'auteur, mettaient à l'épreuve du plateau le texte fraîchement terminé.*

*Remerciements très chaleureux à Alain Fourneau.*

*Création en France le 25 avril 2017 au Théâtre Joliette-Minoterie à Marseille par Marie Vayssière et Arnaud Saury.*

*Création en Suisse le 17 novembre 2016 au Petithéâtre de Sion par Mali Van Valenberg et Olivier Werner.*

*J'ai parfois l'impression que nous habitons une chambre avec deux portes l'une en face de l'autre ; que chacun de nous tient la poignée de la sienne et qu'à chaque battement de cil de l'un, l'autre est déjà derrière sa porte, que si l'un d'entre nous ajoute un mot, l'autre a certainement refermé sa porte et qu'on ne le verra plus. Il la rouvrira : C'est une pièce qui, peut-être, ne peut être abandonnée.*

*KAFKA, Lettes à Milena.*

Ce texte a reçu l'aide à la création  
du Centre national du théâtre

© 2016, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-84681-499-7

*Un salon dans un appartement. La fenêtre est ouverte. Canapé, plante, etc. ELLE est en tenue de maison. LUI, assis dans le canapé, porte un costume de torero. Près de lui un lecteur de CD. Bruits de ville, style périphérique qui passerait tout près. Elle ferme la fenêtre et éteint le lecteur de CD.*

ELLE. – Heureusement que nous sommes seuls. Je dis : heureusement que nous sommes seuls. Je dis encore : les moules ont ouvert leurs coquilles, c'est un signe. Je dis ça, comme ça comme ça vraiment. Comme on dit, par exemple : je crois qu'il va pleuvoir, en voyant un nuage. On voit un nuage et on dit : tiens je crois qu'il va pleuvoir. Je nous vois et je ne dis rien de plus, rien d'autre. J'aurais pu dire par exemple : et si nous faisons ce que d'autres font tous les soirs à cette heure éternellement de leur vivant. Et si nous faisons, *in fine*, ce que tous font, ce que tous sont amenés à faire, *in fine*, de leur vivant. Attendu que, si nous n'étions pas seuls, tous ceux qui seraient là, pour le coup, ne manqueraient pas de se le dire ça : et s'ils faisaient ce qu'ils sont amenés à faire ces deux-là devant. Ce qu'ils sont amenés à faire d'ordinaire et qu'ils ne font pas et qui du coup devient extraordinaire. Ces deux-là devant s'ils le faisaient ce que tous nous faisons tous les soirs à cette

heure, cette heure où il n'y a rien d'autre à faire que ça : PASSER À TABLE ! Voilà ce qu'ils se diraient les autres si nous n'étions pas seuls. Attendu que les autres se disent toujours ce qu'il y a à dire, qu'on peut compter sur eux pour ça, qu'on peut compter sur eux pour se dire, là par exemple dans ce moment présent, que rien n'est mieux à faire à cette heure que de passer à table, que de quitter ici pour aller là-bas, que de, comment dire, S'ÉVACUER enfin de ce siège où nous avons pris l'habitude de nous avachir au point d'en épouser tous les contours.

Ce qui revient à dire qu'au cours du temps et vu qu'on s'est vautrés méchamment dedans, on a fini par prendre la forme du canapé, meuble, au demeurant caractérisé à ses débuts par un charme imbattable, dû à un épatant mélange de style anglais pur jus, joliment marié à un revêtement kaki ponctué de lignes géométriques orangées inspirées tout droit d'un Vasarely version années soixante-dix. Lignes aujourd'hui tragiquement et irrémédiablement brisées. Canapé, il faut le dire, acquis par héritage d'un père dentiste au départ et vacher des alpages à l'arrivée.

Rien donc n'est mieux à faire que d'en sortir de ce canapé défoncé, de s'en extraire, de faire les trois pas qui nous séparent de la salle à manger, attendu que, d'une part, c'est l'heure d'y aller à la salle à manger, de l'autre que la paella dite de Valencia est un plat qui attrape, qui gagne à être réchauffé mais qui, de l'être trop, attrape. La paella attrape. La paella supporte le réchauffement mais jusqu'à un certain point. La paella, en un sens, est l'égale de la planète qui supporte, de même, docilement le réchauffement mais jusqu'à un certain point. Point impossible à fixer mais point tout de même. La

paella supporte le réchauffement et atteint un point à ne pas dépasser et difficile à fixer, attendu que rien avant l'explosion ne viendra signaler que son point est atteint, tout comme le point à ne pas dépasser du réchauffement certain de la planète sera atteint trop tardivement, quand nous verrons un touareg, par exemple, emprunter notre cage d'escalier, car, soyons-en certains, quand le désert gagnera du terrain, Brétigny-sur-Onde, petit bourg pépère du Pas-de-Calais, verra diminuer le sien.

Eh oui ! Tandis que la paella à cette heure d'un soir identique à tous les soirs où il est question de se désincruster d'un canapé anglais, de faire trois pas, de gagner la table de la salle à manger, tandis donc que la paella sera sur le point d'attraper, sans que rien y fasse, ni la Tefal, ni la plaque chauffante à retardement intégré, ni l'induction tempérée, nous verrons un beau jour un touareg et son désert dévaster la cage d'escalier. Un beau jour nous verrons ça OUI un touareg dévastant la cage d'escalier. Et ce sera un désastre, un désastre, attendu que la cage d'escalier, NOTRE cage d'escalier ne supporterait pas très très très longtemps la cavalcade échevelée de quelque chameau ou de quelque dromadaire que ledit touareg n'aurait pas manqué d'emporter dans ses bagages. Aaah ben tiens ! Quant à l'ascenseur, mieux vaut ne pas en parler. Mieux vaut ne rien dire de l'ascenseur, marque certes insigne de progrès mais quand il marche, quand il daigne bien vouloir marcher. Attendu que, comme toute machine qui se respecte, à défaut de respecter celui qui doit l'utiliser, notre ascenseur a, par à-coups, comme des petits grains de sable dans ses rouages et que Dieu seul sait alors, et seul Otis sait, Dieu donc et Otis seuls savent quel

est ce jour où ça déraile et où nous aurons à prendre l'escalier. Jour imprévisible, jour seulement connu de Dieu et d'Otis (ça on l'aura compris, Dieu et Otis, les deux c'est kif-kif). Jour que nous aurons naïvement choisi, nous hommes de bonne volonté, pour aller faire le grand plein au supermarché. Attendu par conséquent que nous sommes prêts à passer à table, attendu que ça se voit que nous le sommes, prêts. Nous sommes mentalement et physiquement prêts. Nous avons juste à sauter à pieds joints de ce lieu, dit CANAPÉ ANGLAIS, nous avons à sauter du canapé qui est nôtre et que personne n'a, on le jure, l'intention de nous voler, soyons absolument rassurés à ce sujet, personne absolument personne n'a l'intention de nous le voler notre canapé. Tout comme le caoutchouc qui sert de limite entre le canapé et la salle à manger. Le caoutchouc nous appartient tout à fait. Il est à nous le caoutchouc et le Riviera qui le contient, il est de même totalement à nous. Totalement à nous il est le bac Riviera, hérité lui aussi des années soixante-dix, avec dedans le caoutchouc qu'il faut juste contourner. Nous avons juste à contourner le caoutchouc et, du canapé, hop hop hop hop là hop hop on est de l'autre côté, du côté de la table. D'un continent à un autre et d'une seule enjambée, d'une seule, disons, enjambée. Même si la tenue, la tenue, la panoplie, je veux dire le costume, le costume, évidemment, ne permet pas un mouvement d'une amplitude inespérée, même si, non, le costume particulièrement seyant, il faut le souligner, ne permet pas, cependant, l'inespéré. Eh bien ! Même s'il ne permet pas ça, ce costume, on peut néanmoins, néanmoins, tenter un léger déplacement.

Attendu que le déplacement ce soir, comme tous les autres soirs, est terriblement déterminant, que le déplacement nous détermine. Qu'il est juste question de le décider, de prendre la décision du déplacement.

Passer à table nécessite cela qui s'appelle oui, UN DÉPLACEMENT. Mot qu'on connaît, qu'on ne manque pas de connaître, *déplacement*, qui est le même utilisé par exemple pour parler d'aventures visiblement plus risquées – Christophe Colomb et ses voyages, par exemple, ou Vasco de Gama, que sais-je – mais qui n'engage pas pareillement. Oh non ! Rassurons-nous. Appareiller sur de grands vaisseaux chargés de vivres et d'équipages et traverser les immenses océans avec leurs vagues avec leurs soleils et tout ça, ne revient pas, rassurons-nous, au passage à table qui ne nécessite en guise de traversée que de quitter un canapé, contourner le caoutchouc et son réceptacle à arrosage différé et avancer de trois pas, trois. Trois oui. Je les ai comptés. J'ai eu tout le temps pour ça. J'ai eu le temps de compter les pas. J'ai eu tellement de temps pour les compter, les pas. De là, du canapé je compte les pas pour aller de là à là-bas. Du canapé à la table. Attendu que je bois une gorgée pour chaque pas. Trois gorgées. Trois pas. Attendu que je compte un certain nombre de fois, un certain nombre de fois. Un nombre de fois certain je compte et un nombre de fois certain, je bois. Je bois des gorgées. Je bois des gorgées. Je fais trois pas. Je ne répéterai pas. Je fais trois pas. Je ne répéterai pas, je fais trois pas. Attendu que répéter reviendrait à dire que quelque chose n'a pas été écouté ou que quelque chose n'a pas été entendu ou que quelque chose qui aurait depuis longtemps dû se passer ne

s'est pas passé, que quelque chose est resté en l'état, quelque chose serait resté en l'état et immobile.

Quelque chose d'immobile et resté en l'état serait là, entre nous. Entre toi et moi. Alors que rien ne l'est entre nous. Rien n'est immobile et en l'état entre nous, à part le canapé, à part le caoutchouc, à part la table, à part le Riviera. Le mobilier est immobile et rien d'autre n'est immobile, à part le mobilier bien entendu. Le mobilier est immobile, bien entendu, bien en...

LUI, *toujours en costume de torero et sans bouger du canapé.* – La table est mise

La paella attrape

Je compte les pas

Le canapé est défoncé

Le Riviera accueille le caoutchouc

Un certain type de costume ne permet pas l'enjambée

Un chameau sera sous peu bloqué dans l'ascenseur

Colomb s'est déplacé vers les USA

De Gama on ne sait pas

Les moules ouvrent leurs coquilles

Les moules ouvrent leurs coquilles

Les moules ouvrent leurs coquilles

Les Français ne parlent plus aux Français

La paella va attraper... La paella va...

ELLE. – Mais qu'est-ce qui te prend ?

LUI. – Rien

ELLE. – Comment « rien » ?

LUI. – Non rien  
je parle c'est tout

ELLE. – Et tu appelles ça

« rien »

LUI. – Oui rien

ou pas grand-chose

ELLE. – Et tu dis quoi au juste ?

LUI. – Ce que tu sais déjà

mais résumé

J'ai fait un résumé de ta tirade

un pitch si tu préfères

ELLE. – Un pitch...

LUI. – C'est ça, oui, un pitch

ELLE. – Un pitch !?!

LUI. – Oui

ELLE. – Mais pourquoi ?

Pour qui ?

Pourquoi tu fais ça si ce n'est pour...

pour m'arrêter dans mon élan ?

LUI. – On résume toujours

pour quelqu'un

qui aurait raté le début

ou pour quelqu'un

qui se serait perdu dans le fil du discours

ou pour quelqu'un

qui voudrait un condensé

du contenu de l'histoire qui a été racontée

Imagine que quelqu'un ait raté notre début  
Imagine

ELLE. – Mais on est seuls

LUI. – On est deux et seuls  
et l'un de nous deux qui sommes seuls  
a sûrement besoin  
qu'on lui dise autrement les choses  
puisque tous les soirs  
à la même heure  
et au même endroit  
les mêmes phrases sont dites  
sans qu'il en manque rien  
ni les mots  
ni les virgules  
ni les points  
Rien  
Pareil tout est absolument pareil  
Tous les soirs pareil  
Il arrive bien un jour  
où les choses prennent un autre tour  
où quelque chose d'inattendu arrive  
Il y a bien un jour pour ça

ELLE. – Quelque chose d'inattendu ?

LUI. – Oui

ELLE. – À nous ?

LUI. – Oui à nous

ELLE. – Mais quelle chose ?

LUI. – Que je fasse le résumé de la tirade  
que tu dis ici  
tous les soirs depuis le premier  
est l'inattendu  
qui donne d'emblée aux choses  
un autre tour  
non ?

ELLE. – ...

*Un temps.*

LUI. – Ah ! Tu vois

ELLE. – Et pourquoi ce soir ?

LUI. – Et pourquoi pas  
ce soir ?

ELLE. – Mais parce que rien  
rien ne me laissait penser  
que quelque chose ce soir  
pouvait arriver  
Rien

LUI. – C'est vrai

ELLE. – Tu es d'accord ?

LUI. – Oui  
oui  
bon

ELLE. – Alors ?